

alousies, ragots, es, fureurs et mé- s s'entremêlent, de s'embrouiller peu, au fil de ces Un peu trop, à dire qu'au dénouement, surprise ! – certains sont des méchants. l, n'est-il pas ? Et, l'ambiance angois- t glauque assez pre- Hawkins n'a retrouvé rce ni l'ironie grin- t farfelue de « La fille n ». Dommage.

Minique Simonnot

aduit de l'anglais (Grande- ne) par Corinne Daniellot re Szczeciner, 407 p., 22 €.

Chapitres

nu un tennisman, constate- e. Chaque article est un ch, chaque journal un tour- il lui faut grimper dans le ssement ATP. » Au fond de ooôte, le blob se marre.

F. P.

180 p., 18 €.

Sirena Selena

de Mayra Santos-Febres (Zulma)

DU REGARD, Martha cher- ha d'où venait cette voix. Elle rouva. C'était de la gorge d'un adolescent, drogué au-delà de l'inconscience, qui chantait en cherchant des canettes. » Ce gamin, c'est Sirena Selena, qui peu à peu va « se transformer en celle qu'il était vraiment », une diva, de celles vêtues de « robes de strass enveloppées de lumières ».

La romancière portoricaine, dans ce roman publié en 2000, enfin traduit en français, met en scène l'univers des travestis entre Porto Rico et Saint-Domingue. D'une île à l'autre, d'un genre à l'autre, ses protagonistes – réunies pour certaines par « la brigade de drag-queens pour la défense du glamour » – cherchent leur place et leur identité : « Pour nous, l'essentiel a toujours été de nier la réalité grossière qui nous entourait. » Se déguiser pour se trouver, car « ainsi va la vie dans ce bouillon d'îles où mijotent la faim et l'envie de vivre en accord avec une autre réalité ».

Le beau titre espagnol, « Sirena Selena vêtue de peine », a été raccourci ; qu'importe, le

récit est aussi flamboyant que les divas qui le peuplent. **N. P.**

● Traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, 336 p., 20,50 €.

Quand Albert devient Einstein

par Christian Bracco (CNRS Editions)

CONTRAIREMENT à une légende, le jeune Einstein n'était ni un cancre ni un marginal, mais un élève surdoué. Mal à l'aise dans l'ambiance étouffante de son lycée munichois, il décide, à 16 ans, de rejoindre sa famille, installée depuis 1894 à Milan, et de travailler seul. Famille d'élite, les Einstein étaient des entrepreneurs riches et cultivés, prospérant sur le nouveau marché de l'équipement électrique. Jacob, l'oncle, et Hermann, le père, déposaient des brevets, fabriquaient des dynamos, des lampes « différentielles » et assuraient l'éclairage électrique d'une quinzaine de villes italiennes. Albert vivait là son siècle des Lumières. Pour le propulser à l'Ecole polytechnique de Zurich, qui refusait les non-bacheliers, famille et amis surent se mobiliser.

Ce livre de Christian Bracco, très précis sur le plan scientifique, raconte de façon minutieuse – un peu trop, parfois – cette période de formation qui aboutit à l'« année miraculeuse » : 1905. En cinq articles historiques, Albert, alors âgé de 26 ans, fonde la nouvelle physique. Loin du lycée de Munich.

F. P.

● 232 p., 22 €.

Celui qui croit sans voir

Vers la nuit Un journal

de John Hull
(Editions du sous-sol)

A 13 ANS, John Hull perd provisoirement l'usage d'un œil : cataracte. On le soigne – mal. Devenu un théologien renommé, l'homme lutte des dé-

cennies durant pour garder la vue. En vain. « En 1983, les dernières sensations de lumière disparurent et les disques noirs m'envahirent. » John est père de famille, il va avoir 50 ans. Au moment d'entrer dans la nuit totale, et alors même que la guerre semble déjà perdue, il se lance dans la rédaction d'un étonnant journal de bataille.

La cécité, que l'on ait ou non la foi, est d'abord affaire de défaite. Oublier les visages, se résigner au silence, à l'abandon...

« Continue-t-on à rêver en images ? » Chaque question est une marche à gravir, chaque épreuve une révélation à affronter. Mettre au monde un enfant qu'on ne verra jamais. Endurer la bienveillance de l'autre, sa maladresse insigne, sa fatale ignorance. Ne plus savoir si on sourit. Sombrier, être englouti par le « nuage noir ». Perdre son visage, enfin : faire l'expérience intime d'un monde nouveau, un monde de sensations à la fois étriqué et sans limites.

Mais l'espoir demeure. Une volonté : celle de « recréer sa vie ». Dès le départ, la quête se donne comme spirituelle. Il s'agit de connaître Dieu autrement. De dépasser l'antagonisme ténèbres/lumières. Rien n'est simple, jamais : s'abreuver à la source des songes et de leur « énergie mystérieuse », reprendre les rênes, réinventer l'espace. « Les voyants vivent dans le monde. L'aveugle vit dans la conscience. » Un matin d'anniversaire, le père se fait décrire par lui les cadeaux de son fils. L'instant est paisible, le manque se mue en joie. « Délivré de l'obligation sociale (...), j'ai pu prendre beaucoup de plaisir. D'une certaine façon, [j'ai] pénétré l'univers de son anniversaire. »

Trois ans d'introspection, et ces mots pour finir : « Je continue de voyager, non à travers, mais au-dedans. » John Hull mourra à 80 ans d'une mauvaise chute après, on l'imagine, mille épiphanies sidérantes ; qui se soucie encore de la destination ?

Fabrice Colin

● Traduit de l'anglais (Australie) par Donatella Saulnier et Paule Vincent, 224 p., 19 €.